

A comme accompagnement interne

Jacques Lévine

Vivre, c'est vivre avec soi-même, donc être « deux ».

Sur ce point, Wallon se différencie de Piaget. En disant : « Deux est avant un ». il s'oppose à la thèse que l'enfant serait d'abord égocentrique. Il précise : « L'enfant est un être génétiquement social ».

La question que, dès lors, on peut se poser, est la suivante : pourquoi avons-nous besoin d'une présence intériorisée, logée à l'intérieur de nous, qui fait partie de notre identité, mais sans se confondre totalement avec elle ? La réponse est simple : pour se séparer, il faut pouvoir mettre à l'intérieur ce dont on veut se séparer et l'installer en tant qu'accompagnateur interne dont la mission est de nous compléter.

L'accompagnateur interne est donc une présence. Elle n'est assimilable, ni à l'objet transitionnel qui est à l'extérieur, ni au Moi-peau qui est à l'interface du côté de l'extérieur. Il s'agit d'un sentiment de présence dont la localisation est interne sans qu'on puisse en dire plus sur son lieu à l'intérieur du corps. C'est une donnée psychique qui fait référence à une place indéterminée dans le corps imaginaire. Le paradoxe, puisqu'il s'agit de la présence de la mère, est que l'enfant, après avoir été dans le ventre de la mère, doit, en quelque sorte, pour exister, mettre la mère dans son propre ventre. Il doit porter celle qui l'a porté pour continuer à se sentir porté.

La fonction de l'accompagnement est d'ajouter de la force à vivre. Or tous les accompagnants internes n'ont pas la même vertu vitalisante, le même pouvoir énergétisant, le même encouragement à s'individuer et à occuper sa place. On peut distinguer quatre organisations : l'accompagnement étayant, donc celui de l'alliance avec le monde parental et, au-delà, avec le monde dans sa totalité ; l'accompagnement carencé qui est le contraire du précédent, qui porte la marque d'un manque qui affecte le désir de se construire ; l'accompagnement cassé, qui porte la trace d'accidents de parcours et fonctionne lui aussi comme une sorte de rappel que quelque chose s'est passé qui n'aurait pas dû avoir lieu ; l'accompagnement hypertrophié que l'on peut imaginer comme la

présence d'une peau supplémentaire, celle de parents inhibiteurs paralysant l'autonomie de l'enfant par leur intrusion et leur surveillance.

L'accompagnement interne est, le plus souvent, de l'ordre de l'alliance bénéfique, mais de nombreux cas montrent qu'il existe des accompagnants internes à dominante d'hostilité, ce qui est le cas lorsqu'il y a sentiment de persécution, de vécu d'élimination, voire d'infanticide. La mélancolie que Freud décrit dans « Deuil et mélancolie », de même que certaines formes de masochisme, fait partie de ce registre.

Mais il faut insister sur le côté profondément bénéfique de l'accompagnement interne, car le dialogue qui s'instaure entre ce qu'on peut appeler le sujet et l'accompagnateur est au fondement de l'activité idéatoire. Il ne peut y avoir de pensée élaborée sans ce dialogue où le sujet se parle à lui-même. C'est la condition pour qu'il puisse prendre du recul, réfléchir, donc se mettre à une autre place. L'existence de l'accompagnateur interne permet la formation d'un espace de délibération qui s'avère être un espace de civilisation, dans la mesure où elle substitue, à l'envahissement par la pulsion primaire ou par la première idée venue, une obligation de lucidité et de rationalité.

N°29 FEVRIER MARS 2007. LA LETTRE DE L'AGSAS